

Séance publique du 15 mai 2023

À la découverte de Maurice Ravel

Philippe BARTHEZ

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Jean-François HEISSER

Pianiste, Chef d'orchestre, Professeur honoraire au Conservatoire National Supérieur de
Musique de Paris

MOTS CLÉS

Ravel, entourage familial et amical, échecs, guerre, côte Basque, gloire, voyages, maladie.

RÉSUMÉ

Dans la perspective d'une découverte du personnage, balade Ravélienne évoquant sa vie, illustrée par l'analyse et le jeu pianistique de ses compositions par Jean François Heisser.



Nota : les morceaux interprétés au piano par J.-F. Heisser sont repérés par une clé de sol.

Monsieur le Président
Monsieur le secrétaire perpétuel
Mes chers collègues
Chers amis
Mesdames, Messieurs

Je remercie mon ami Jean François Heisser d'avoir accepté, une nouvelle fois, de reformer ce duo Parole-Piano consacré à Maurice Ravel. Oublions ou essayons d'oublier, pendant une heure, Mozart, Beethoven, Schubert, Chopin, Schumann et Brahms pour plonger dans l'univers de la musique impressionniste des années trente.

Bien sûr, le monde entier chante ou siffle le Boléro de Ravel. Les mélomanes apprécient aussi le concerto en Sol pour piano avec son sublime mouvement lent. Mais de Ravel lui-même et du reste de son œuvre, que savons-nous vraiment ?

Sa correspondance comporte heureusement de très nombreuses lettres à sa famille, à ses amis et à la presse de l'époque, dans lesquelles il se livre partiellement et accepte même, en 1928, de participer à un entretien avec son ami, le musicologue et compositeur français Roland Manuel. « Je suis né à Ciboure, dit-il, commune des Basses-Pyrénées voisine de St-Jean-de-Luz, le 7 Mars 1875. Mon père, originaire de Versoix, sur la rive du Léman, était ingénieur civil. Ma mère appartenait à une ancienne famille basquaise. À l'âge de trois mois, je quitte Ciboure pour Paris, où j'ai toujours demeuré depuis ».

De ce condensé autobiographique retenons déjà l'importance de l'entourage familial augmenté par la naissance de son frère Édouard, en 1878, entourage que nous retrouverons tout au long de notre promenade Ravélienne.

Maurice est un petit homme de 1m,61, de constitution frêle, d'allure élégante mais quelque peu détachée. Abondante chevelure brune et belle moustache sombre complètent le portrait d'un dandy avec costume bien ajusté, cravate savamment nouée, gilet croisé et montre de gousset. Sa mise est d'une perfection aboutie.


De son propre aveu, il n'est pas sportif mais pratique assidûment la natation et surtout la marche en forêt, dans une nature où les animaux et les oiseaux, en particulier, le captivent.

À 24 ans, à Paris, il fréquente les salons et le Conservatoire national, vit chez ses parents dans une ambiance douillette, entouré par une famille unie et heureuse. Il compose de la musique et partage son amitié avec des proches. Raisonneur et quelque peu distant, sa grande faiblesse est sa sensibilité. De ce fait, sa seule protection contre les réalités de la vie se manifeste par un sens aigu de la réserve et du secret mais également par une lucidité habillée d'humour. Il rit par exemple beaucoup à la lecture d'une petite annonce ainsi rédigée : « Demoiselle, voulant se défaire d'un canapé, consentirait à perdre quelque chose dessus »...

Cet humour l'aide aussi à vaincre un tempérament qualifié de neurasthénique, terme aujourd'hui désuet mais exprimant angoisse, tristesse et pessimisme.


De son père qu'il admire, il a hérité le goût de la musique et l'importance du travail. « Oui, mon génie, dira-t-il, c'est vrai, j'en ai. Mais qu'est ce que c'est ? Eh bien, si tout le monde savait travailler comme je sais travailler, tout le monde ferait des œuvres aussi géniales que les miennes ».

De sa mère qu'il vénère, et dont il ne pourra jamais se détacher, il tient son amour pour le pays basque dont l'influence sera capitale toute sa vie. Marie Delouart, née de père inconnu en 1840 à Ciboure, appartient à une simple famille basque de pêcheurs. Mais grâce à la situation confortable du père, cette famille est à l'aise et Maurice trouve toutes les facilités pour s'initier très jeune à la musique. Cours particuliers de piano à 6 ans, entrée au Conservatoire de Paris à 16 ans où il restera 4 ans et trouvera parmi ses condisciples l'amitié indéfectible de Ricardo Vines, jeune et talentueux pianiste espagnol, créateur de presque toutes ses œuvres.

 « Habanera » extraite de « Sites auriculaires »

Curieusement, Ravel est doué pour beaucoup de choses (les mathématiques par exemple) mais extrêmement paresseux. Le goût du travail intense ne se manifeste que dans ses créations. La composition l'amuse... au point de s'y livrer beaucoup la nuit, ce qui portera atteinte à sa santé... avec l'usage invétéré du tabac : tous les documents photographiques de l'époque le représentent une cigarette à la main et le représenteront ainsi jusqu'à sa mort.

Pendant ce séjour au Conservatoire, où il ne décrochera aucun premier prix, il fait les rencontres marquantes de Chabrier et d'Éric Satie mais se dit peu influencé par Debussy, glorieux représentant de l'école impressionniste. En 1898, admis dans la classe de composition de Gabriel Fauré, et faute encore d'obtenir le moindre prix, il en reste un auditeur libre car Fauré a découvert en lui des qualités géniales qui s'épanouiront par la suite.

 Extrait de « Soirée dans Grenade » de Debussy

Beaucoup d'échecs donc, dès le début de sa carrière, avec des épisodes dépressifs chez un sujet encore tout jeune ; il tentera de les résoudre en écrivant, je le cite : « Toute œuvre qui cherche à atteindre la beauté ne se départit pas d'une certaine tristesse ». Et ces échecs vont persister ! De 1900 à 1905, ses participations aux concours pour le prix de Rome vont échouer, soit par maladroites d'écriture, soit par excès de modernisme pour un jury conservateur qui lui reproche de saper secrètement les bases de la tradition. Une véritable « Affaire Ravel » éclate, déclenchée par la grande presse, quand Maurice n'est même pas autorisé à entrer en loge pour le concours !!!

Alors, la composition va le sauver une première fois et le remettre en selle. Déjà, réconforté par l'écriture de son Quatuor en Fa majeur dédié à son cher maître Fauré et complimenté par Debussy, il propose, en 1905, ses « Miroirs », pièces pour piano, et sa Sonatine qu'il jouera toujours, jusque dans les années précédant l'apparition de sa maladie.

Sur le plan de l'interprétation musicale, Ravel a compris, lors de son premier passage au Conservatoire, qu'il ne sera jamais un grand pianiste, un soliste bouleversant les salles de concert comme Liszt ou Clara Schumann. Son domaine privilégié est la composition dans laquelle Fauré le dit, je le cite, « finement doué mais encore pas fixé dans ses aspirations assez désordonnées... ». Pourtant Ravel ne s'assagira jamais tout à fait, considérant chacune de ses œuvres comme une aventure, une gageure technique et artistique à relever.

Dès 1902, et en compagnie de son ami Ricardo Vines, il a intégré le groupe des « Apaches », symbole d'amitié, de tolérance et de rejet des formes obsolètes de l'art. Au fil des ans, d'autres compositeurs célèbres rejoindront l'Aparachie, tel Florent Schmitt, Déodat de Séverac, André Caplet ou Manuel de Falla. Ce groupe, qui comporte aussi des écrivains et des peintres, va permettre à Ravel d'étendre sa culture et lui fournir les armes nécessaires à ce qu'il ressent : à savoir les lectures de Baudelaire, son conseiller intime, d'Edgar Poe et de Mallarmé dont il utilisera, en 1913, trois poèmes pour chant, piano, quatuor, deux flûtes et deux clarinettes.



Pavane pour une infante défunte

Après la mort de son père, en 1908, Maurice, très éprouvé par ce premier deuil familial, compose une œuvre pour le piano, sombre et d'une virtuosité transcendante : « Gaspard de la nuit » dont les 3 parties, Ondine, le Gibet et Scarbo restent toujours la terreur de beaucoup de concertistes. Cette création dévoile son génie mais aussi ses préoccupations inquiètes face à la mort, et surtout achève 5 ou 6 années de bonheur au cours desquelles, protégé par le cocon familial, il n'a pas été confronté à l'âpreté de la vie et à ses tourments.

L'horizon va pourtant s'éclaircir à l'écoute de la première audition au Châtelet de sa Rhapsodie Espagnole, et les compositions de Ma mère l'Oye, des Valses nobles et sentimentales et du Trio en la mineur, en 1914. Cette dernière page est écrite au pays basque que Maurice a rejoint avec sa mère pour profiter des atmosphères familiale et amicale auxquelles il ne cesse de penser depuis Paris.




« Oiseaux tristes » (début) de Ravel,
 « La vallée des cloches » (début) de Ravel
 « Montanesa » (début) de Manuel de Falla.)

Malheureusement, 1914 est aussi le début d'une série d'années noires en raison, d'abord, de la déclaration de guerre. Ravel n'est pas mobilisable à cause de son rapport poids-taille (1,61 m pour 42 kg). Très nationaliste, il est atrocement partagé entre le fait

de quitter sa maman et son envie de défendre la France. D'où angoisse et, dit-il, je le cite : « Sanglots sur les bémols ». Il sent qu'il va devenir fou... et décide de s'engager sans le dire à sa mère. Mais il lui manque toujours 2 kg pour avoir le droit de défendre son pays !!!... Ce qui l'envahit d'une sensation de « ridicule » et de tristesse. Ensuite, ces 3 années de guerre, au cours desquelles il sera finalement mobilisé comme conducteur de camions ou d'ambulances, sont aussi émaillées de soucis de santé (dysenterie, hémorroïdectomie) et enfin par la catastrophe suprême : la mort de sa mère, le 5 Janvier 1917 qui le plonge dans une profonde dépression. Certes, le décès de son père avait déjà transformé l'enfant qu'il était encore en homme mûr, responsable de famille pour sa mère Marie et son frère Édouard. Il avait aussi entraîné une « conversion basque » encore dite euskarienne, car sa terre natale était pour lui la patrie de l'agilité, de l'audace et de la rigueur obstinée.

Mais là, tout s'écroule à nouveau. Sa vie s'arrête et il ne se relèvera jamais complètement de ce deuil maternel entraînant une période de stérilité musicale qui durera trois ans. Anéanti, prostré, Maurice a perdu « la femme de sa vie ».

Définitivement réformé en 1917, il se remet difficilement au travail pour le « Tombeau de Couperin » et répond à une commande du danseur et chorégraphe Diaghilev en créant « La Valse ». Parallèlement il refuse une promotion dans l'ordre de la Légion d'Honneur, répondant simplement à son ami Roland Manuel qui le félicite, par un télégramme ainsi rédigé : « Merci vivement. Prière démentir. Refuse ». Et déclare au journaliste, Pierre Lalo, je cite : « Si un homme a du mérite, à quoi bon le décorer ? S'il n'en a pas, on peut le décorer, car cela lui donnera un lustre ».

 « Gaspard de la nuit » début de chacune des trois pièces :
Ondine, le Gibet et Scarbo.

À partir de 1921, c'est la montée vers la gloire.

Ayant hérité d'un oncle paternel, Ravel achète une petite maison à Montfort-l'Amaury, à 50 kms de Paris où il souhaite prendre du recul avec l'agitation parisienne et se concentrer sur sa création. Pour les médias, l'original Ravel s'est isolé, il habitera son Belvédère pendant les 15 dernières années de sa vie, de 1921 à 1936, et y composera ses dernières œuvres, à savoir : le duo pour piano et violoncelle, l'orchestration des Tableaux d'une exposition de Moussorgski (il a une passion pour la musique russe), la sonate pour violon et piano, « Tzigane » et surtout « L'enfant et les Sortilèges », fantaisie lyrique en 2 actes dans l'esprit de l'opérette américaine, composée sur un texte de Colette.

Paradoxalement, ce créateur reclus, isolé, connaît une renommée de plus en plus grande dans le public et dans le monde entier. Une période frénétique commence avec un tourbillon d'activités, de tournées et d'obligations. À Amsterdam, Milan, Venise il est ovationné et, après un court passage au pays basque, repart pour Londres où il dirige « Ma mère l'Oye ». Pressé sans cesse par des commandes, des amis, des sollicitations extérieures, Ravel est entré dans la spirale du vedettariat et s'absente en 1924 pour son premier grand voyage en Espagne où il découvre avec plaisir ce pays qui imprègne toute une partie de sa musique.

De retour au Belvédère, il reprend la composition de « L'enfant et les Sortilèges ». A priori destiné aux enfants, ce petit opéra est moins une œuvre pour les enfants qu'une méditation musicale sur l'enfance, ses peurs, son aptitude à réinventer le monde, et sur sa solitude avec l'appel final à la mère, une véritable confession déguisée de ses sensibilités pour ce créateur si fragile.



début de « Zortzico » d'Albéniz
 début du « Trio » de Ravel.

Son génie est maintenant reconnu, salué et diffusé à travers le monde par le disque, en particulier dans les pays anglo-saxons. En 1927, après avoir achevé l'aménagement du Belvédère, Maurice entreprend un voyage triomphal de 4 mois aux États-Unis. Embarqué sur le France en décembre, il découvre l'arrivée sur New York, le 4 janvier 1928. Des journées harassantes l'attendent de la côte Est à la côte Ouest où il joue sa musique, la dirige et la commente à l'occasion de conférences. Étonné d'un tel accueil, il est partout honoré mais puise dans ses ressources intellectuelles et physiques pour combattre une grande fatigue. Pourtant, il confie dans une lettre à sa marraine de guerre, je le cite, « qu'il ne s'est jamais mieux porté que durant cette folle tournée ». C'est qu'au fond, il n'a pas eu le temps de penser, de douter, ou de craindre. Moment des plus intenses de son existence, ce long séjour au Nouveau monde, loin de sa solitude, permet à Ravel de se découvrir un autre lui-même avec des yeux d'enfant émerveillé par ce qu'il voit. Il profite, enfin, d'une ultime conférence pour expliquer que, je le cite, « les traités musicaux ne proposent aucune règle permettant de juger une œuvre musicale nouvelle » et de ce fait « aucune loi ne peut juger du degré de perfection atteint par un individu dans l'élaboration de la musique ».

Débarqué au Havre, il dépose 20 000 francs à la banque (grosse somme pour l'époque) et accomplit un rêve espéré depuis 4 mois : manger du bœuf en gelée !... Puis, retour à la composition avec un ballet commandé par son amie Ida Rubinstein, ancienne étoile. Ce sera le « Boléro ». En effet, alors qu'il séjourne sur la côte basque, un matin de juillet, il tapote une mélodie au piano sur un rythme proche de la rumba. Il prévoit d'utiliser cette danse venue d'ailleurs pour une nouvelle expérimentation musicale. Il s'agit en fait de la répétition obsédante de 16 mesures reprises par les instruments de l'orchestre. Cette invention réduite à la répétition augmente jusqu'à sa propre implosion, et le « Boléro » est un château de cartes qui s'écroule à la fin, poussé par la main de l'enfant capricieux qui l'a lentement construit. Cette œuvre, fondée sur le seul crescendo de l'orchestre, domine toute son époque, et Ravel se montrera très tatillon dès qu'un chef d'orchestre s'aviserait de ne pas suivre son tempo (Toscanini par exemple).

L'année 1930 voit ensuite la célébration de Maurice dans son pays natal, à Ciboure et à St Jean-de-Luz, avec fêtes et concerts en l'honneur du plus célèbre Basque vivant. À 55 ans, il est au sommet de sa gloire et en pleine possession de ses moyens musicaux pour la création de ses deux concertos pour piano, le premier en Sol majeur dédié à la pianiste Marguerite Long, et le second, pour la main gauche, commande du pianiste autrichien Wittgenstein, amputé du bras droit pendant la guerre.



Extraits du concerto en Sol et du concerto pour la main gauche

Tout s'écroule ensuite, comme la fin du boléro, avec la survenue de la maladie qui va emporter Ravel : « Les Chansons de Don Quichotte à Dulcinée » seront ses dernières compositions.

Car, depuis quelques années, les signes trahissant une fragilité grandissante, avec maux de tête fréquents et neurasthénie devenue quasi permanente, se multiplient. En 1929, il était déjà victime de trous de mémoire, d'absences l'empêchant par exemple de jouer correctement sa « Sonatine ». Bien sûr, la Grande Guerre avait aggravé ses fatigues, ses insomnies épuisantes et ses angoisses mortifères, mais, dans la nuit du 8 au 9 Octobre 1932, il est victime d'un accident de taxi à Paris. Bien que le traumatisme soit

plus psychologique que physique, le choc de la collision le fragilise et il met plus de trois mois à récupérer ses forces.

À partir de l'été de 1933, rédiger une lettre devient un exercice épuisant. Il ne sait plus jouer du piano, se trompe de gamme, confond accords majeurs et mineurs. En revanche, il reste parfaitement conscient, se souvient de sa musique, identifie les fausses notes, mais entend la musique sans pouvoir la transcrire.

Au Belvédère, où il passe de longues heures silencieux, il n'a pas perdu sa force physique et se promène dans la forêt de Rambouillet. Aidé d'Ida Rubinstein et de son ami Léon Leyritz, il a encore le courage d'effectuer un voyage au Maroc où il est reçu comme un prince. D'ailleurs, il est chouchouté où qu'il aille et, ami de l'amitié, Maurice est gâté par les siens qui le prennent en charge.

Mais devant l'évolution plus rapide des troubles, il est longuement examiné par le neurologue Alajouanine. en février 1936. Les conclusions sont éloquentes. Je le cite : « L'expression verbale et écrite souffre de troubles diffus mais modérés, sans aucun affaiblissement intellectuel perceptible... L'expression musicale est encore plus amoindrie, mais non de façon uniforme ». Enfin, le pronostic est sans appel quant à l'impossibilité de composer.

Le désespoir de Ravel est immense et il confie à ses amis, je le cite : « J'ai encore tant de musique dans ma tête, je n'ai encore rien dit, j'ai encore tellement à dire... ».

Le Pr Clovis Vincent, précurseur de la neurochirurgie, est alors consulté, et propose l'opération de la dernière chance, à savoir « regonfler » un des deux hémisphères cérébraux avec dit-il, je le cite : « pas plus d'une chance sur un million d'y arriver ». Opéré le 17 décembre 1937, Ravel s'enfonce dans un coma profond, et meurt le 28. Il est inhumé civilement près de ses parents, le 30 décembre, au cimetière de Levallois, accompagné par une foule d'amis. Sur son lit de mort, il était vêtu de l'habit avec un petit nœud de gala, habillé comme il l'a toujours souhaité, selon les codes de la plus grande élégance.


La France et le monde entier viennent de perdre un de leurs plus grands compositeurs, mais le personnage Ravel n'a pas fini de nous étonner.

D'abord, c'est un musicien français et basque par le cœur, et espagnol dans sa musique. Très secret sur sa vie privée, on ne lui connaissait aucune aventure amoureuse, aucune vie sexuelle alors qu'il savait si bien s'intégrer dans une ambiance mondaine avec une froideur élégante, l'horreur de la trivialité et un raffinement discret dans la toilette. Mais malgré son côté grand personnage, son comportement laissait percer sans cesse la crédulité, la franchise et l'insouciance d'un enfant.

Complètement désintéressé de la pratique religieuse et athée, il ne composera jamais pour l'orgue, instrument trop marqué à son goût par la religion chrétienne.

Politiquement, Maurice était ce qu'il est convenu d'appeler un homme de gauche, abonné au journal de Léon Blum, « Le Populaire », et absolument opposé à toute inégalité sociale.

Sur le plan musical, il est aussi surprenant dans ses paroles. Je le cite : « L'inspiration n'est que la récompense du travail quotidien ». Très détaché de son propre jeu, la musique ne le passionnait que pour créer. Une fois faite et bien faite, elle ne l'intéressait plus, réservant son ressenti à la partie la plus profonde de son être. Ce qui lui faisait dire, en juillet 1931, dans le journal « La Petite Gironde », je le cite une dernière fois : « Ce qu'on appelle parfois mon insensibilité, c'est simplement un scrupule de ne pas faire n'importe quoi. Quant à me reprocher de n'écrire que des chefs-d'œuvre..., je peux répondre simplement que, si c'était vrai, je m'en serais sûrement aperçu et qu'il ne me serait plus resté qu'à m'arrêter et à mourir... Malgré l'exemple de Dieu, qui s'est reposé après avoir créé le monde, et qui a eu tellement tort. »

 « Sonatine » de Ravel

BIBLIOGRAPHIE

JANKELEVITCH Vladimir, *Ravel*, Paris, éd. du Seuil, 1956.

LE CHEVALIER Bernard, MERCIER Bernard, VIADER Fausto, *Le cerveau de Ravel*, Paris, Odile Jacob, 2023.

LEDDA Sylvain, *Ravel*, Paris, Gallimard, “Folio biographie », 2016.

ROUSSEAU–PLOTTO Étienne, *Ravel. Portraits basques*, Atlantica, 2016.

